

# LE DEVOIR

Libre de penser

## La tragédie juive de Claude Jasmin

2 mars 2013 | Louis Cornellier | Livres



Photo : Marie-Hélène Tremblay - Le Devoir  
L'écrivain devant l'édifice qui a abrité l'École du meuble à Montréal jusqu'à la fin des années 1960.

*Anita, une fille numérotée*  
Claude Jasmin  
XYZ  
Montréal, 2013, 188 pages

Elle s'appelait Anita Geller. Elle était belle, jeune, rieuse et affamée. Elle était, aussi, juive, et Claude Jasmin, oui, oui, le

vrai, celui qui deviendra romancier, en était fou. Il l'avait rencontrée à l'École du meuble, alors qu'ils y étaient tous les deux élèves. Ce fut une intense et magnifique histoire d'amour, mais aussi une tragédie. Aujourd'hui, 65 ans plus tard, Jasmin, dans la plus belle forme littéraire de sa vie, raconte cette passion. Présentée comme un récit, *Anita, une fille numérotée* est en fait une autofiction revendiquée comme telle par l'auteur. C'est, surtout, et je pèse mes mots, le chef-d'œuvre de Claude Jasmin, une œuvre forte, fervente, bouleversante et dévastatrice.

À la fin de son adolescence, Jasmin, après un échec en mathématiques, est exclu de son collège. Il s'inscrit donc à l'École du meuble, qui vient de congédier Borduas, pour y étudier la céramique. Dès la première semaine de cours, il se retrouve dans un champ près de Dorval à pelleter de la glaise. Une seule fille fait partie de l'équipée : Anita Geller, « cette fille aux longs cheveux blonds qui manie la pelle comme un gars ». Jasmin est subjugué.

Qui est cette beauté aux yeux bleus et à la « voix grave, comme vieillie, bizarre » ? Il apprend d'un ami qu'il s'agit d'une réfugiée de guerre d'origine polonaise, orpheline de mère, qui a transité par la France avant d'aboutir au Québec. Il l'aime.

### Un monde entre eux

Cette passion naissante n'est toutefois pas très bien accueillie par la famille du jeune homme. Le père Jasmin invite son fils à tuer dans l'œuf cette aventure. « Il y a un monde entre eux, les Juifs, et nous », martèle-t-il à Claude. Plus tard, il sera même odieux en crachant son antijudaïsme chrétien au visage de la jeune fille. La mère, elle aussi rétive, s'efforce néanmoins de surmonter ses préjugés. Le père d'Anita, quant à lui, distant envers Jasmin, reste plutôt à l'écart de cette idylle, mais à une condition : que le jeune homme n'essaie plus de se rendre sympathique à ses yeux en lui parlant des fêtes juives. « Personne, ni Jehovah ni Satan, n'est venu à Auschwitz pour nous secourir », lance-t-il au prétendant. « C'est fini à jamais, ces croyances nigaudes », ajoute-t-il pour bien se faire comprendre.

Tout ce que Jasmin comprend, lui, c'est la beauté d'Anita, le rire en cascade, les chemises de garçon, le mystère et l'appétit fou-elle « mange sans cesse » — de son amoureuse. Aujourd'hui, à plus de 80 ans, l'écrivain retrouve les mots et le rythme de la jeunesse éternelle pour rendre l'ardeur de sa passion. « C'est moi qui l'avalerais un de ces jours, écrit-il. Je l'aime trop. Je soulève sa main, embrasse tous ses doigts, l'un après l'autre. Maintenant, c'est moi, oui, oui, qui ai une grande envie de la manger. Fou d'amour. »

Son emportement ne trouve que la poésie pour se dire, au détour d'une envolée : « Parle, poète Rimbaud : On divague ; on se sent aux lèvres un baiser/ Qui palpite là, comme une petite bête... » Et plus loin : « Ce lundi matin-là, ma gracieuse Anita marche devant moi, parle donc Aragon : Elle avait la marche légère/ et de longues jambes de faon. » C'est gravement beau.

À la fin des années 1940, les élèves de l'École du meuble sont des artistes. « Le pays, se souvient Jasmin, nous semblait une colonie rétrograde. » Ces jeunes, pourtant, vivent de culture. Ils vont voir des films de Wells et de Cocteau, des pièces de théâtre mettant en vedette Louis Jouvet et Gérard Philippe, ils vont entendre Mouloudji au cabaret de Jacques Normand, se rêvent en Picasso ou en Braque et suivent avec intérêt les polémiques entre Pellan et Borduas, en prenant parti pour ce dernier. Jasmin, encore une fois plein d'élan juvénile, redonne vie avec brio à cette époque de bouillonnement culturel qu'une chape de plomb conservatrice essaie de refroidir.

### **Une cruelle révélation**

Lors d'une visite au musée, quand le professeur vante les vertus des fours à céramique orientaux, Anita n'en peut plus. Les fours la tuent. Elle s'inscrira donc à l'école du Musée des beaux-arts. L'amour, lui, ne meurt pas, et Jasmin, lyrique et inquiet, continue de vouloir en savoir plus sur sa belle qui, quand elle l'accompagne à la plage et doit se mettre en maillot, recouvre son bras gauche d'un « large bracelet de fleurs de coton ».

Au compte-gouttes, pudeur oblige, Anita racontera un peu ses années dans le ghetto de Varsovie et la mort de sa mère et de ses deux grandes sœurs, emportées par la faim, peut-être, dans un camp nazi. Jasmin, qui a peur de devenir fou depuis son enfance, ne la bouscule jamais, l'écoute, l'aime, s'émeut de l'entendre chanter en yiddish et comprend l'appétit inassouissable de cette « fille numérotée » qu'il voit plutôt comme la « Vénus de Botticelli ».

Un jour, un de ses confrères de classe lui dit qu'il a un ami juif qui sait des choses sur Anita et qui veut absolument lui parler. Jasmin rencontre ce Bronfman. La révélation de ce dernier, que je ne peux dévoiler ici, le détruit. Tragiques, cruelles et inhumaines, les suites de ce coup de théâtre font découvrir à Jasmin « que le mal [est] une réalité » et éclairent d'un coup, d'une violente lumière, la citation de Cioran mise en exergue de ce récit : « Les sources d'un écrivain, ce sont ses hontes. »

Jamais Jasmin n'a été aussi grave, aussi magnifique. Stupéfiant, ce récit ravageur au rythme nerveux et à la respiration passionnée est une grande œuvre qui mérite tous les prix. Assez ! le snobisme de prétentieux à l'endroit de Jasmin, capable d'être à la fois populaire et artiste. L'homme, ce récit le prouve une fois pour toutes, est un grand écrivain québécois.

*Collaborateur*